

sionde sa foi, la forme de sa charité, l'acte habituel de sa religion, le fond de sa prière et comme la sève de sa vie intérieure. Beaucoup de Juifs vivaient ainsi, surtout à cette époque, où un pressentiment général, appuyé sur les prophéties et confirmé par toutes sortes de signes, annonçait que les temps étaient proches. Mais il y avait bien peu d'âmes en qui cette attente fut si parfaite qu'en ce vieillard, et qu'elle eût élevées si haut. Fasse la puissante bonté de Dieu que nous, chrétiens, fils de la grâce et plus favorisés que Siméon, attendions le second et suprême avènement du Christ, comme ce juste attendait le premier ! Il n'en faudrait pas davantage pour que nous devinssions des saints.

Cette attente, en effet, si désintéressée, si confiante, si fervente, avait à ce point sanctifié ce vieillard, que "le Saint-Esprit était en lui", dit l'écrivain sacré, cette âme était un temple, et Dieu y demeurait. Aussi, comme Abraham et comme Moïse, Siméon parlait-il familièrement à son Créateur et Seigneur ; et l'Esprit-Saint "lui répondait". Or, un jour où sans doute il avait prié avec de grands surcroîts de désir et d'espérance, le Saint-Esprit lui avait répondu "qu'il ne mourrait point sans avoir vu ce Christ de Dieu qu'il attendait." Cette divine assurance le combla de délices ; il y pensait sans cesse, et encoie que son ardeur en fût